N.° I

LE DEJEUNER
DU MARDI,
OU
LA VÉRITÉ A BON MARCHÉ.

Et qui diable est-ce qu'on trompe? tout le monde est dans le secret?

Scène de Bazyle dans le Barbier de Séville, du sieur Beaumarchais.

BON *peuple*, vous êtes *heureux*, *libre* & *content* : tous ceux qui vous disent le contraire cherchent à vous tromper, c'est un *principe* incontestable, car il faut que vous sachiez aussi ce que c'est qu'un *principe*, puisque c'est le mot favori de vos législateurs, il doit, comme leurs décrets, être à la portée de tout le monde.

A

THE NEWBERRY LIBRARY

Faisons actuellement, dans une conversation bien simple et bien courte, (car si nous devons la recommencer tous les jours, il ne faut pas qu'elle soit assez longue pour vous détourner de vos travaux,) faisons, dis-je, l'application de ce *principe* incontestable, et causons de votre bonheur.

Voyez ce que vous étiez il y a un an, et ce que vous êtes aujourd'hui.

Vous ne vous mêliez de rien, et les affaires alloient fort mal; vous aviéz cinquante intermédiaires entre vous et les ministres d'un souverain, que vous connoissiez à peine; aujourd'hui il y a plus de souverains dans Paris, qu'il n'y avoit alors de commissaires au châtelet, et pas un d'eux ne refusera d'entendre vos doléances; puisque le lendemain il peut avoir besoin de la même indulgence de votre part, car vous êtes tous citoyens actifs et égaux en droits.

Vous couriez au champ de Mars ou aux champs Elizées, comme des badands, pour entendre un tambour, et pour voir un soldat; actuellement chacun de vous est un César; on trouve des sentinelles à toutes les portes, des patrouilles dans toutes les rues, et des compagnies rassemblées à tous les carrefours.

Vous alliez aux invalides, pour voir des canons, & aujourd'hui chaque diftrict a les fiens; notre bon roi Henri tourne le dos à une batterie, pofition qui ne lui eft guères naturelle; & tous les matins on fait voyager deux canons, pour monter la garde chez notre bon roi; vous pouvez les voir tout à votre aife.

Vous étiez obligés de faire quatre lieues pour aller voir ce bon roi, encore reveniez-vous souvent fans l'avoir vu, parce qu'il étoit à la chaffe, ou bien au confeil : aujourd'hui il eft au milieu de vous, il fe promène dans les tuileries, il mange devant vous, & il n'eft pas un de vos petits enfans qui ne fache qu'il fent toutes ces perdrix qu'on lui fert, avant de fe décider fur leur choix. Il ne chaffe plus, parce qu'il n'a plus de gibier, il ne va point au confeil parce qu'il n'a rien à y faire; il eft donc toujours à vos ordres & fous vos yeux.

Des Meffieurs galonnés, des gardes ariftocrates vous éloignoient de lui, mais aujourd'hui qu'il a votre coufin l'apoticaire pour capitaine de ses gardes, moyennant un billet de M. Duparc, vous pouvez aller rifquer votre bourfe, en la regardant paffer à votre aife (1).

(1) Il n'y a pas de dimanche qu'il n'y ait quelque bourse volée au château des tuileries, & dans l'appartement même du roi.

Vous n'aviez pour ſpectacle, quand l'argent vous manquoit, qne les farces du boulevard, qui ſe donnoient gratis pour le peuple : aujourd'hui vous avez la tribune de l'assemblée nationale, la ſalle où ſe fait l'inſtruction criminelle du châtelet, & de tems à autre, une pétite reprétentation de *la lanterne*.

Vous ne lisiez les nouvelles que dans les caſés, & à la faveur de quelque gazette censurée : aujourd'hui vous avez votre ami, M. Marat, le révolutionnaire M. Desmoulins, le famélique M. Prudhomme, le journaliſte national Robetspierre, le ſublime Mercier, qui à deux ſols par jour, déchirent à belles dents, le roi, la reine, les princes, la nobleſſe, le clergé, & les ariſtocrates de tous genres ; cela ne laiſſe pas que d'être amuſant.

Vous viviez dans une apathie, qui pouvoit-être dangereuſe pour l'engourdiſſement de vos ſens. Aujourd'hui on vous tient en haleine ; une conſpiration prête d'éclater, une deſcente dans un couvent, un complot découvert, une ſentinelle inſultée, un diſtrict qni ſe fàche, tout eſt, pour vous, une nouvelle intéreſſante.

Vous paſſiez douze heures de la journée à travailler de vos métiers, & vous ne connoiſſiez de délaſſement que le plaiſir de courir les

jours de fête dans les environs de votre bonne ville ; aujourd'hui vous apprenez l'exercice, c'est gai : vous faites un tour au district ; cela tue le tems ; vous montez une garde ; cela vous délasse ; & le dimanche se passe en revue, ou en visite de corps : *c'est fier, mais c'est beau.*

Vous redoutiez bicêtre & Saint-Lazare ; les échappés de l'un ont pillé l'autre, & aucun des deux n'est plus redoutable pour vous.

Alliez vous dans une boutique pour emplette, vous étiez coudoié ; traversiez vous une rue avec vitesse, vous risquiez d'être écrasé ; aujourd'hui la moitié des gens à voiture vous a cédé la place ; on ne trouve plus de foule qu'aux portes de l'assemblée nationale, des cafés & des libraires ; on est à son aise aux spectacle ; les marchands ont le tems de vous entendre & de vous répondre.

Lorsque vous aviez une grosse somme à payer ou à recevoir, celui qui la portoit, succomboit sous son poids ; aujourd'hui une demi-livre pésant de petit papier bien fin, vaut un million, & deux hommes porteroient tout le numéraire de France ; c'est assez commode.

Quand vous aviez une affaire à solliciter, cela ne finissoit plus. Il falloit aller voir cinquante

juges, aujourd'hui douze ſont chargés de faire ce que faiſoient cent vingt, & la tournée eſt beaucoup moins longue à faire.

Vous ne connoiſſiez qu'imparfaitement l'état de vos affaires, le détail de vos revenus; aujourd'hui, par la déclaration qu'on exige de vous. vous allez vous mettre au fait, & vous ne sacrifierez qu'un quart de ce même revenu, pour acquérir cette ſcience utile.

Vous aviez la douleur d'imaginer que les Hiſtrions, qui s'occupoient de vos plaiſirs étoient frappés d'un anathême religieux, & d'une eſpèce de mort civile; que l'exécuteur de la loi étoit regardé comme un homme infame; aujourd'hui ce ſont des citoyens actifs, vos égaux, & qui parviendront, sûrement, a être vos repréſentans; cela eſt conſolant.

Pluſieurs d'entre vous envioient avec raiſon le ſort des gens à gages, & faiſoient une réflexion ſurnaturelle ſur le bonheur qu'ils avoient èn travaillant moins, d'être mieux vêtus, mieux nourris, mieux payés que des artiſans utiles; mais aujourd'hui vous êtes vengés; ils ne ſont plus éligibles & vous l'êtes tous; c'eſt, j'imagine, une aſſez belle compenſation.

Quand vous laiſſiez arrièrer les mois de nourrice de vos enfans, on vous empriſonnoit; loiſ-

que vos lettres de change étoient protestées, vous n'aviez d'asyle, qu'au Temple, à Saint-Jean de Latran, ou dans les maisons royales : aujourd'hui la nourrice peut mourir de faim ; vos créanciers peuvent faire banqueroute. Tout Paris est un *asile*, & vous êtes libre de braver les clameurs & ies huissiers.

Vous étiez pendus, ou du moins vous risquiez de l'être, pour vol ; d'avoir les os brisés pour assassinat, de voir vos cendres jettées au vent pour empoisonnement ou parricide. Mais aujourd'hui, grace à M. Guillotin, à son esprit inventeur, & à l'assemblée nationale, vous aurez tous la tête coupée sans que cela y paroisse, & ce supplice ne sera pas réservé aux seuls aristocrates.

Vous voyez donc que tout est pour le mieux dans le meilleur des mondes possibles. Vive *la liberté, l'année 89, la lanterne, l'assemblée nationale & la nation.*

La suite au premier déjeûner.

n.° 2

LE DEJEUNER *DU MERCREDI,*

OU

LA VÉRITÉ A BON MARCHÉ.

Le mieux n'est pas toujours l'ennemi du bien.

BON peuple, vous êtes *heureux*, *libre et content*, c'est une chose convenue; je ne le répéterai plus, mais j'ai encore bien des choses à vous dire sur votre bonheur.

Vous payerez peut-être un tiers ou bien la moitié en sus de ce que payiez *ci-devant*, mais vous serez tranquilles sur le sort des agioteurs, des capitalistes, des Genevois et des Hollandois, et vous aurez évité sans doute la honte d'une banqueroute dont le vingt-trois milionieme seroit retombé sur chacun de vous; *c'est se faire honneur à bon marché.*

Toutes vos exprèssions se sentoient de l'escla-

THE NEWBERRY LIBRARY

vage auquel vous étiez assujetti; on étoit heureux comme un *roi*, puissant comme uu *roi*; aujourd'hui on est heureux et puissant comme la nation. Le roi ne dit plus, *nous voulons*, mais *vous voulez et moi aussi.* Et c'est à vous qu'il parle, car vous êtes la nation.

Vous n'aviez qu'un agent du despotisme pour juge suprême de votre police, qu'un homme inconnu pour commandant de votre garde; aujourd'hui vous avez un maire qui a des gardes, qui prend la droite sur le frère du roi, qui commande au général et conséquemment à l'armée parisienne; votre général est un héros illustré dans les deux mondes; en Amérique, par la bataille de Jamestown et le jugement du major André. En Europe, par l'assemblée des notables de 1787 et la défaite de M. de Calonne, et tout récemment encore par la nuit à jamais mémorable du 5 octobre; quel honneur *pour la nation*, c'est-à-dire *pour Paris*!

Vos rixes, vos plaintes étoient jugées par un commissaire ou son clerc; aujourd'hui vous allez au district, et vous y voyez, comme à l'assemblée nationale, des sonnettes, des orateurs, des présidens, des banquettes, des secrétaires, et une galerie *sans billets*; *c'est bien plus noble.*

Vous alliez autrefois voir les pièces de Racine,

Corneille et Moliere, que vous aviez la bonhommie d'appeller des chefs-d'œuvres; aujourd'hui vous avez des pièces nationales : *un Charles IX* qui vous épouvante, ce qui est très-agréable; *un Réveil d'Épiménide* qui vous peint votre situation présente, *ce qui est pittoresque*, un *Louis XII*, l'un des prédécesseurs *de M. Marat*, ce digne *ami du peuple*, joué sur le théâtre de la *révolution* ou du palais royal, son foyer; *il y a du choix.*

Autrefois la justice criminelle étoit d'une lenteur véritablement fatigante; on examinoit, on interrogeoit, on appelloit des témoins, on prononçoit *des plus amplement informés*, et les malheureux accusés languissoient dans les cachots en attendant leur jugement; aujourd'hui on les pend avant de les juger, *cela est moins inhumain, moins dispendieux et plus national*; *il y a cent pour cent à gagner.*

Il vous en coûtoit autrefois une somme énorme pour soutenir la mauvaise musique de l'opéra; graces à l'abbé Gouttes, vertueux député, qui ne veut pas que les habitans de l'Arguillieres fassent les frais de l'opéra de Paris, vous ne dépenserez plus rien pour cet objet, et vous saurez que le district de S. Thomas, qui est un des plus rangés de la capitale, n'a payé que douze mille francs

depuis la révolution, pour sa musique militaire : *c'est marché donné.*

Jadis vous n'aspiriez qu'aux faveurs des grisettes ou de bien pis encore, et c'étoit dangereux ; aujourd'hui qu'on trouve à chaque pas des duchesses et des baronnes, des marquises, des filles de ministres populaires ; vous pouvez vendre votre opinion, et vous la faire payer en *monnoie de singe*, c'est-à-dire, *en gambades*; *cela ne laisse pas que d'avoir son agrément.*

Autrefois, il n'étoit permis qu'aux gens qui avoient étudié pendant plusieurs années, et qui avoient beaucoup lu et appris, de dire leur avis sur les opérations du gouvernement ; aujourd'hui avec quatre mots, *la nation*, *la liberté*, *légalité des droits* et les *principes*, on est passé maître, et on décide de tout avec connoissance de cause : *c'est plus facile.*

Vouliez-vous embrasser et pratiquer le noble métier de la guerre, il vous falloit chercher au loin les ennemis de la patrie : Aujourd'hui sans sortir de chez vous, le marchand de feuilles à un sol, la poste, des envoyés exprès, tous vous apportent des déclarations de guerre ; vous en doutez ; n'importe, vous voilà grenadiers. On vous crée sur le papier des armez d'aristocrates, que

vous renversez sans perdre un homme *: c'est charmant.*

Vous clercs de procureurs, vous connoissez apparemment la mytologie, puisque Midas a été votre confrère; eh bien! Pour vous plaire on a fait de l'aristocratie, un Hydre que vous étouffés. Vous voilà des Hercules : *c'est superbe.*

Heureux par la victoire, (elle suffit à vos vœux, que faut-il de plus ?) Votre joie se trouve-t-elle troublée par le plus petit doute, sur la réalité des complots que vous avez renversé, et des ennemis que vous avez détruits; vous formez des comités pour faire des recherches, et fournir la preuve de l'armée ennemie que vous avez défaite : d'un autre côté un professeur jadis du Lycée, aujourd'hui de la révolution, montre au peuple cette armée expirante dans le journal de Paris : *c'est aller vîte et droit en besogne.*

Autrefois une illumination étoit pour vous une chose rare, il falloit un traité de paix, une naissance d'enfants de France, ou tout autre grand évènement, pour vous procurer ce spectacle; aujourd'hui rien n'est si commun, et depuis la révolution, les précautions qu'exige votre sureté, servent à votre amusement, on ne voit

dans vos rues que lampions et pots à feu ; *c'est lumineux.*

Citoyens de Paris, vous n'aviez pour votre garde que des soldats presque invalides, et aussi peu honorés que redoutés ; mais cela vous suffisoit en des momens de calme ; et il vous en coûtoit peu pour l'entretien de ces prétendus militaires : mais aujourd'hui que vous avez des soldats actifs, vous ne regretterez sûrement par les huit millions que doit coûter votre milice soldée, car vous aurez 34,600 hommes au lieu de 1000 ; vous pourrez en détacher en cas de guerre les deux tiers, et lorsqu'ils seront rendus sur les bords du Rhin, où sous les murs de Wezel, de Luxembourg, le roi de Prusse et l'Empereur jugeront la différence qu'il y a entre un soldat national, et un homme recruté par le libertinage qui ne peut jamais faire qu'un *brigand* comme vous l'a élégamment dit, M. Dubois de Crancé, l'un de vos représentans.

Autrefois les promenades publiques étoient de pur agrément, les vieux politiquoient au Luxembourg, les bourgeois se promenoient dans la grande allée des Tuileries, les enfans jouoient au bas de la terrasse ; les élégants se montroient au palais-royal, les jolies femmes

s'y rencontroient, aujourd'hui l'agréable et l'utile ne font qu'un; les motionnaires, les avocats de la révolution se sont emparés de toutes ces promenades, et l'on peut à la fois se promener, s'instruire, admirer, et être admiré : *c'est faire d'une pierre deux coups.*

Les spectacles n'étoient autrefois que l'école des mœurs; ils sont aujourd'hui celle de la politique; il s'y fait des motions, des ajournemens, il s'y établit des questions préalables : *cela forme.*

Vous ne lisiez autrefois que des romans ou des arrêts du conseil; les premiers étoient tombés dans un genre Anglois fort noir, les seconds n'étoient pas trop gais. Aujourd'hui vous lisez des anecdotes piquantes, des diatribes contre l'aristocratie : *c'est bien plus amusant.*

Il n'est pas un de vous qui, dans sa jeunesse, n'ait joué à un jeu très-gai, et très-spirituel connu sous la dénomination, *du petit bon homme vit encore* : (*des jeux de la plus simple enfance, heureux, qui se souvient long-temps*).
Eh bien! on vous met à même de jouer au même jeu sur vos vieux jours : les billets de la caisse d'escompte, sont le petit bout de papier allumé, jusques au 15 juillet grace à l'as-

semblée nationale, vous pouvez le prendre et le passer *sans crainte à vos voisins*. C'est avoir du terrein devant soi.

Vous voyez donc que tout est pour le mieux dans le meilleur des mondes possible, vive *la liberté*, *l'année 89*, *la lanterne*, *l'assemblée nationale et la nation*.

La suite au premier déjeûner.

n.° 7.

EPC 22488 pt. 7

Case FRC 22472

LE DEJEUNER
DU JEUDI,
OU
LA VÉRITÉ A BON MARCHÉ.

Heureux qui peut toujours causer de son bonheur.

B ON peuple, causons encore de votre liberté et de votre bonheur; la matière ne sera pas sitôt épuisée.

Bon peuple des provinces, vous voilà tous frères, vous aviez des coutumes, des prétentions, des priviléges, des droits, des franchises, des jargons, des habitudes, des affections, et des haines; aujourd'hui que vous êtes divisés en départemens, tous égaux en droits comme vous mêmes, les intérêts particuliers ont cédés à l'intérêt général; le basque parlera allemand; le bas-breton, provençal; le flamand, catalan; et vous vous entendrez à merveille, d'un bout

A

THE NEWBERRY LIBRARY

du royaume à l'autre; plus d'esprit de corps; plus de génie provincial, le génie national absorbe tout; ça est beau à concevoir, et ce la sera brillant et facile à exécuter.

Bons paysans, vous donniez à vos pasteurs, la dixième gerbe de votre champ, et c'étoit injuste, car labourer, semer, recueillir, et tout cela pour un autre, ce n'est pas dans l'ordre; au lieu de cela vous ne donnerez que de l'argent, et comme vous n'aurez ni extrait des mines; ni monnoie, le métal que vous donnerez, vous vous en détacherez avec bien plus de facilité, quand bien même il vaudroit mieux que votre gerbe; *c'est clair.*

Vous aviez une justice à votre porte, mais elle étoit mauvaise; aujourd'hui vous aurez quelques pas à faire de plus, vous serez obligés de vous rendre au district, après avoir perdu votre tems chez le juge de paix; mais aussi, vous aurez pour juges des avocats, qui auront fait leur apprentissage à l'assemblée nationale, ils seront expéditifs, et jugeront vos procès par *assis et levé; c'est bientôt fait.*

Habitans des villes, vous éprouviez des obstacles à l'infini pour vos unions; vouliez-vous épouser vos cousines, vos nièces, il vous falloit aller à Rome; étiez-vous mal mariés, il fal-

doit vous contenter d'enrager, et gémir de votre impuissance à rompre des nœuds indissolubles; aujourd'hui votre évêque peut vous donner toutes les dispenses, (qu'on vousdise après cela que vous les avez dépouillez) et si l'on en croit le bruit public, nos graves législateurs prononceront le divorce; *cela sera commode et gaî.*

Plusieurs de vos parens et parentes, avoient pris le parti du cloître, ils étoient morts au monde, c'étoit affreux; vous allez recevoir au sein de vos familles toutes ces brebis égarées, auxquelles vous ferez honnêtement leur part, ce qui arrangera à merveille vos affaires, il est si doux de revoir ses parents libres et heureux; *cela sera réjouissant.*

Des fainéans possédoient les plus beaux biens, en mangeoient les revenus dans un cercle étroit, sur les lieux mêmes, leurs aumônes n'atteignoient que leurs voisins; aujourd'hui, ces mêmes biens vont passer dans les mains de Messieurs de la Borde, Lambert, et autres gens à argent, qui étendront leurs bienfaits sur tout l'univers, qui en offriront une partie dans l'occasion au comité, des recherches de la ville de Paris, pour aider à trouver des coupables, et l'emploi de ces biens sera infiniment plus juste & plus *national.*

Autrefois vos bleds envoyés aux marchés des

villes, sans escorte pouvoient être volés ; aujourd'hui des détachemens de la milice nationale viennent les chercher chez vous, où ils couroient jadis le risque de se moisir, d'être mangés par les charansons ; ils vous en débarassent, les escortent, un homme par sac, couvrent ces voitures de lauriers ; *c'est beaucoup plus sûr.*

Jadis dans les marehés, vous paiez les denrées exorbitamment cher, parce que la concurrence des gourmands aristocrates en rehaussoit la valeur ; aujourd'hui qu'ils sont tous en fuite ou ruinés, vous avez vos œufs, vos poulets, vos pigeons, à meilleur marché, et le choix en restera jusqu'à ce que Messieurs les municipaux ayant acquis du goût et de bons cuisiniers ; *c'est tout profit.*

Dans l'ancien régime, les magistrats étoient redoutables pour vous, ils vous décrétoient, vous mandoient à la barre, vous blâmoient, aujourd'hui, *vous MM. de la nation*, par l'organe de vos représentans, vous les mettez en vacances, vous les mandez, vous les semoncez à votre barre, et ils vous font encore la révérence ; *c'est glorieux.*

Autrefois quarante personnes avoient le droit exclusif de faire des discours oratoires sur les aîles desquels ils alloient droit à l'immortalité ; mainte-

nant, chaque jour, on voit éclore des talens, et quatre mille orateurs ont déja patriotiquement offert leurs dons et leurs discours à la respectable assemblée; les dames de la halle entr'autres, ont fait preuve d'éloquence à la barre, et l'on espère que les représentans de la nation leur décerneront deux fauteuils de la nouvelle académie; il étoit réservé à votre patriotisme de faire, en leur faveur, ce que l'intrigue n'a pu faire en faveur de mesdames de Genlis et de Beauharnois; *c'est tout simple.*

Beaucoup d'entre vous ne lisoient autrefois que des livres d'heures; les amateurs lisoient par fois Hypolite, comte de Douglas, ou Gilblas de Santillanne; tout le monde lit par-tout aujourd'hui et à toute heure; on lit en mangeant, on lit en marchant on lit en travaillant, et le style, des volumes à deux sols, est à la portée de tout le monde; *c'est gratieux.*

Vos oreilles étoient désagréablement frappées par les cris aigus des marchands de toute espèce, qui paſſoient et repassoient sans cesse sous vos fenêtres; aujourd'hui vous n'entendez plus que des cris nationaux; *grand complot découvert aristocrate emprisonné*; *arrêté du district des cordeliers*; *arrêté de la commune*; *don patriotique, partie de trict-trac du roi avec un garde national*

entorse de la reine; *naïveté du dauphin*; *combat à mort*. etc. etc. *C'est bien plus gai.*

Autrefois, il n'y avoit qu'une partie de la nation armée, et ces vilains aristocrates abusoient du privilége exclusif du port d'armes pour se battre et se tuer; aujourd'hui chaque citoyen a son épée, ses pistolets, sa carabine, et même son canon; tous les jours on entend parler de duels, et il n'y a jamais personne de tué; *c'est moins sanglant.*

Jamais la nation n'a été plus sagement économe de ses moyens, vos chiffons (et il est connu que la nation Françoise, est celle de l'univers qui est la plus riche en chiffons); vos chiffons donc étoient la plupart perdus pour l'état, ainsi que les matériaux qu'on leur consacroit; aujourd'hui, ramassés au coin d'une borne, ils sont jettés dans une hotte, et transportés à la papeterie la plus voisine, ils préparent ensuite l'immortel papier sur lequel, Messieurs Tournon et Prudhomme, se disputent le droit de prêcher la liberté, et de faire l'apothéose de la divine lanterne, *l'heureuse métamorphose, on fait argent de tout quelle ressource pour l'état!*

Vous aviez une horreur bien forte pour tous les crimes, mais celui de lèze-majesté principalement vous faisoit fremir; aujourd'hui l'on

vous a épargné ce frémissement, *et c'est tout gain*, il n'est plus question de ce crime imaginaire ; mais celui *de lèze-nation* vous touche de près, car vous êtes *la nation ;* on n'a pas cru devoir le définir, parce qu'il est inexplicable ; on n'a point prononcé de loix contre, parce qu'il mérite toutes les peines, et qu'aucun supplice ne les réunit toutes : mais on livrera à votre vengeance ceux qui en seront coupables ; et vous les déchirerez à belles dents ; *ce sera une jolie recréation.*

Vous voyez donc que tout est pour le mieux, dans le meilleur des mondes possibles. Vive *la liberté, l'année 89, la lanterne, l'assemblée nationale et la nation.*

La suite au premier déjeûner.

393

n. 4.

LE DÉJEUNER

DU VENDREDI,

OU

LA VÉRITÉ A BON MARCHÉ.

Le bonheur est de le répandre, de le verser sur les humains......
Phrase vraiment nationale, de l'académicien Sedaine.

BON *peuple*, j'ai toujours promis de commencer par la même profession de foi, je tiens parole ; vous êtes *heureux*, *libre* et *content*, continuons l'analyse de votre bonheur.

Considérez ce que vous avez gagné en énergie ; vos femmes pouvoient à peine égorger un poulet, elles faisoient un grand détour pour éviter la rue des Boucheries, elles détournoient la vue lorsqu'on les saignoit ; vos enfans avoient peur d'un ogre, d'un revenant ; pendant et depuis la révolution, on a vu ces femmes, ces mêmes enfans, tremper leur pain dans le sang des aristocrates égorgés, et se disputer le droit de faire

A

THE NEWBERRY
LIBRARY

griller leurs lambeaux palpitans ; *quel courage !*

Les sauvages avoient jusqu'ici conservé seuls, au milieu des forêts, la force d'ame naturelle à l'homme, que le luxe, les sciences, énervent dans les sociétés policées ; mais en ces beaux jours de régénération, vous avez repris tous vos droits, et vous vous êtes montrés plus courageux encore ; ils ne font que manger leurs victimes, et vous avez eu la force d'esprit de jouer à la poupée avec les vôtres ; on vous a vu laver la tête de l'aristocrate Foulon, pour la présenter décemment à son gendre, et faire friser, à Seve, celles des gardes, que vous apportiez au bout de vos piques, pour leur donner un air de toilette : *c'est sublime.*

Passons à des objets plus majeurs.

Autrefois la politique cauteleuse des ministres ménageoit les puissances voisines ; aujourd'hui, non content de donner des loix à la France, vous écartez par l'organe de vos représentans, les réclamations de toutes les petites puissances qui vous environnent ; vous avez renvoyé à un comité de douze personnes, les prétentions des princes allemands relatives à l'Alsace ; vous

avez repoussé dédaigneusement celles du grand maître de Malthe ; quand le roi a voulu vous parler du pape, vous n'avez vu en lui que l'évêque de Rome, et vous ne l'avez pas écouté : (je dis toujours vous, car *vous êtes la nation*, et ce sont vos représentans qui ont fait tout cela,) hier encore, la république de Genes a l'imprudence de réclamer contre vos décrets, relatifs à la Corse ; la question préalable réclamée à propos, repousse son mémoire et ses prétentions, et l'un de vos sénateurs a la noble fierté de vouloir mander le doge de cette république aristocrate à la barre : *c'est-il beau ?*

Autrefois, il falloit l'appât d'un gros intérêt, pour tirer des secours pécuniaires de vos voisins ; aujourd'hui, ils vous offrent leurs dons patriotiques, et votre *dignité nationale* vous fait rejetter leurs offres ; la république de Geneve en est encore humiliée ; mais graces au noble dévouement d'un de vos législateurs, le valeureux patron de l'Angleterre (1), et son fougueux coursier,

(1) M. de Lezai-Marnezia, député de Franche-Comté, fit, il y a quelques mois, hommage de son Saint-George à la nation.

ont été envoyés à la monnoie de Paris ; pour servir au payement des créanciers de l'état ; ce qui établit notre supériorité, vis-à-vis de ce peuple rival, sur des bases inébranlables : *c'est magnifique*.

Vous étiez, jadis, alliés des Musulmans et des Suédois, cela tenoit à un systême de politique aussi gothique qu'erroné ; un peuple libre être allié d'un despote, d'un peuple esclave, et d'un pays ou il subsiste quatre ordres : *c'est impossible*. Aujourd'hui, cette monstrueuse politique est changée, point d'alliés, seuls contre tous : voilà votre devise. Votre général et votre milice suffisent à la défense et à la gloire de la nation ; *c'est clair*.

Pour étudier le droit public de la France, il falloit de longues années, des bibliotheques immenses, et des professeurs habiles ; aujourd'hui, deux heures de lecture, cent sols donnés à M. Baudouin votre imprimeur, et quelques minutes de conversation avec MM. Barnave, Robespierre ou Thouret, vous rendront le publiciste le plus consommé : *c'est bien moins coûteux, et plus aisé*.

Jadis vous admiriez les Grecs, les Romains, et beaucoup d'autres peuples qui ont eu quelques beaux momens, quelques élans

de patriotisme et de liberté ; mais aujourd'hui vous devez vous apprécier à votre juste valeur, et vous élever infiniment au-dessus d'eux ; le luxe, la corruption, les prodigalités, ont perdu presque tous les empires, mais pour vous, ce déficit de vos finances a été votre trésor ; Mirabeau l'a dit, et il l'a conséquemment mis sous la sauve-garde de votre honneur et de votre loyauté, aussi n'y touchera-t-on pas, même pour le combler ; en un mot, c'est à ce qui a causé la perte des autres peuples, que vous devez votre énergie et votre liberté : *mais vous êtes des François*, et qui bien plus, *est la nation Françoise.*

Vous viviez au jour la journée, sans crainte comme sans précaution ; la dette augmentoit, les déprédations continuoient, les impôts alloient leur train, vous marchiez la tête courbée sous leur poids ; mais aujourd'hui vous marchez tête levée, vous ne payez plus que ce que vous voulez, vous connoissez la recette qui devroit se faire et la dépense qu'il faudroit régler ; il ne s'agit plus que des moyens de niveller l'une avec l'autre : *cela ira tout seul.*

Ceux qui faisoient vos affaires, ou plutôt

celles du gouvernement, dans l'ancien ordre des choses, étoient (en grande partie du moins) des fripons ou des intrigans , et leurs places ne les changeoient assurément pas. Aujourd'hui votre choix a donné des vertus, ou du moins leur apparence à des scélérats ; il a métamorphosé des courtisans accablés de graces en ennemis de la cour ; des ducs et pairs en tribuns du peuple ; des sots en gens d'esprit ; des valets en maîtres : *quelle heureuse influence !*

Il existoit quelques livres qui n'étoient pas à la portée de tout le monde ; tels étoient le contrat social et l'esprit des loix. Aujourd'hui l'un et l'autre paraphrasés vulgairement, sont entendus et commentés par messieurs du fauxbourg Saint-Antoine et par les dames de la halle : *rare et sublime effort de l'imagination nationale.*

L'épée de Charlemagne, celle de Duguesclin , de Bayard , de Turenne, la rondache de Henri , la massue de Clisson , servoient de montre dans l'inutile garde-meuble de la couronne ; elles sont devenues les instrumens de notre liberté dans les mains de nos soldats nationaux ; et chaque artisan ainsi armé joue un bien plus beau rôle que n'ont fait ces

guerriers aristocrates, dont les hauts-faits sont oubliés depuis la prise des Invalides et de la Bastille. *C'est superbe.*

Les canons pris à Joannensberg sur le prince héréditaire, ornoient fort inutilement l'entrée du château de Chantilly. Aujourd'hui le district des Feuillans les tient en activité ; ils passent six nuits à leur caserne et couchent la septieme chez le roi : *quel honneur !*

J'oubliois un point essentiel pour l'éducation nationale.

Vos enfans, en voyant jadis la lanterne magique, s'instruisoient ; mais de quoi ? des avantures du roi Salomon, de la célebre Judith, de la tête d'Holopherne ; en un mot l'histoire juive passoit seule sous leurs yeux, et ils l'apprenoient ; (car vous savez que rien n'instruit si bien que ce qui amuse). Dorénavant ils apprendront notre révolution ; la tête de Delaunay remplacera celle d'Holopherne ; on fera passer sous leurs yeux le siege de la Bastille, la revue des Champs-Elisées ; et le montreur aura soin d'adapter une motion de M. Barnave à ces démonstrations d'un nouveau genre : *cela ne laissera pas que d'être gai.*

On n'alloit plus à l'église pour entendre

prêcher ; on n'y parloit que de l'évangile ; sujet usé : mais aujourd'hui que l'abbé Fauchet et l'abbé Grégoire ont été en chaire les apôtres de la révolution ; depuis qu'un avocat a pris la parole dans le lieu saint pour émouvoir les esprits en faveur de la liberté, vous avez ce passe-tems de plus : *et c'est édifiant.*

Vous voyez donc que tout est pour le mieux dans le meilleur des mondes possibles. *Vive la liberté, l'année 89, la lanterne, l'assemblée nationale et la nation.*

La suite au premier déjeûner.

n° 5.

LE DÉJEUNER

DU SAMEDI,

OU

LA VÉRITÉ A BON MARCHÉ.

Vivre libre ou mourir.

Légende du bouton national inventé par M. Duport.

Bon peuple, peuple trois fois heureux, peuple libre, si mes commentaires sur votre bonheur sont aussi durables que lui, j'irai droit à l'immortalité, c'est ma prétention; et comme les sources de ma conversation sont aussi intarissables que celles de votre félicité : poursuivons.

Autrefois vous n'aviez point d'occasions importantes de signaler votre zele et votre amour pour le meilleur des rois; il n'avoit d'ennemis que ceux de l'état; et il falloit, pour lui prouver votre zele, aller vous faire casser la tête en Allemagne ou en Amérique; tout le monde n'est pas également propre à cet honorable métier. Aujourd'hui M. Prud-

A

Case FRC 22494

THE NEWBERRY LIBRARY

homme établit (sans doute pour que la vérité sorte de la discussion) que votre roi étant citoyen, et n'étant rien s'il ne l'est pas, il faut le citer au Châtelet pour rendre compte des ordres qu'il a donnés contre sa bonne ville de Paris : aussi-tôt il se trouve un brave champion (le sieur Lanjuinais) qui prend en main la défense de notre bon roi, et qui soutient avec force qu'il ne doit point être assigné. (et qu'on dise, après cela, que vous n'idolâtrez pas vos rois.) Mais enfin, puisque la discussion est ouverte, vous pouvez servir votre souverain à peu de frais et par écrit : *c'est moins périlleux.*

Examinons combien vos mœurs se sont épurées; au milieu des Thuileries, dans le plus beau jardin de l'Europe, vous ne pouviez faire un pas sans rencontrer un écueil préparé contre votre vertu; mais aujourd'hui vous y trouvez sans cesse l'occasion d'exercer votre bienfaisance, les œuvres de miséricorde y sont entassées autour de vous; vous pouvez à-la-fois faire l'aumône et visiter les prisonniers tout en vous promenant : *c'est commode.*

Pour peu qu'on eût eu la sottise de faire étudier un de vos freres ou de vos oncles, et

qu'il eût obtenu un bénéfice ou quelque autre avancement dans l'état ecclésiastique, il prenoit un ton dans votre famille, et vous étiez contraints de lui céder, parce qu'il y mettoit l'aisance et qu'il élevoit vos enfans. Aujourd'hui vous ne redouterez plus cet inconvénient, tous les biens ecclésiastiques sont à la disposition de la nation, et conséquemment à la vôtre : *car on ne sauroit trop vous répéter que vous êtes la nation.*

Souvent une famille entiere étoit désolée, de voir qu'un de ses membres voulût entrer dans l'état monastique ; vous vous opposiez avec force à la vocation de vos enfans ; vous aviez sollicite et obtenu avec peine des loix sages qui reculoient l'émission des vœux : aujourd'hui plus de vœux, liberté toute entiere. Plus de frocs, plus de guimpes, plus de capuchons, plus de barbes : *quel bonheur pour la nation !*

Habitans de Paris, vous vous plaigniez, avec raison, de la cherté des loyers, et même de la difficulté d'en trouver, la classe indigente étoit obligée de se cantonner dans les greniers. Aujourd'hui il y a des logemens à revendre ; ils sont à très-bas prix, et les

greniers ne seront plus habités que par les chats : *c'est plus noble.*

Vous aviez tout le desir d'être à la mode, (c'est dans le caractere françois ;) mais pour y parvenir, vous étiez obligés de consulter votre tailleur, vos amis ou votre maîtresse ; Aujourd'hui un habit national vous met tous d'accord : *c'est plutôt fait.*

Quelques journalistes inconnus, se disputoient le droit de vous apprendre des nouvelles : la seule gazette de France, plus véridique, vous parloit de quêtes, de présentations, de mariages, de naissances, et autres détails monotones ; mais aujourd'hui, le métier de feuilliste s'est annobli, depuis que les représentans de la nation s'en sont mêlés ; le sublime Mirabeau, le coriphée des journalistes, dirige le courier de Provence, qu'il fait exécuter sous ses ordres ; le mordant Garat est venu tout exprès du pays de Labour, servir le parti populaire, dans le journal de Paris ; M. Rabaud le pontife des protestans, vous donne chaque jour son bulletin impartial ; M. Barrere de Vieusac, consacre ses veilles à sa patrie, pour l'éclairer au point du jour ; M. Biozat et compagnie, commente les débats et décrets de l'assemblée nationale ;

M. Dinocheau la transporte sur le riant côteau de Madon ; M. Regnault de Saint-Jean d'Angeli, la *ramene toujours aux vrais principes*, dans son journal de Versailles : quelle reconnoissance ne devez-vous pas à ces vertueux députés, qui, après avoir passé une grande partie de la journée à discuter les objets importans, qui intéressent le bonheur de leur patrie, et à décréter les loix qui doivent la gouverner, prennent sur le tems destiné à leur repos, celui de travailler, à la fois, à votre instruction et à votre amusement : *quelle générosité !*

Reportez-vous au moment de la convocation des états généraux ; vous imaginiez avoir beaucoup demandé, et plusieurs même disoient qu'il falloit demander plus, pour obtenir moins ; mais tous s'étoient réunis à vouloir une monarchie ; voyez combien vous êtes heureux, vos représentans ont substitué votre gouvernement à celui du monarque, ils vous ont donné une démocratie, au lieu d'une monarchie, et pour contenter tout le monde, ils ont appellé cela une *démocratie royale ;* la chose vaut mieux que le mot.

Jadis, les femmes étoient exclues de vos

comités politiques, on leur accordoit l'agrément et l'esprit, mais on leur refusoit la force et le génie; aujourd'hui, ce sont elles qui montrent le plus d'ardeur, quand il s'agit de l'intérêt du peuple et de la gloire de la nation : il ne faut citer à l'appui de ce calcul, qu'un seul trait qui caractérise parfaitement leur dévouement à la chose publique; une grande dame, plus grande encore par ses talens que par sa position, et ses titres qu'elle a déposés, depuis long tems, sur l'autel de la popularité, promit son *affection* à celui des nobles (dans le tems qu'il en existoit encore) qui passeroit le premier à la chambre des communes; quarante-sept y passerent à la fois; elle s'immola au bien public, et acquit quarante-sept amis : *quelle grandeur d'ame !*

Tout plioit, autrefois, sous la verge du despotisme; un citoyen perturbateur du repos public, étoit arrêté, enlevé; ses voisins mêmes l'ignoroient; et la Bastille, Saint-Lazare, ou Bicêtre, selon le rang du délinquant, lui offroient un asyle sûr; mais aujourd'hui, malgré tous les décrets du monde, avec la protection d'un district, il ne faut pas moins qu'une armée, des canons,

de la cavalerie, des chasseurs, de l'infanterie, pour arrêter un seul homme ; votre ami M. Marat, vous en a offert hier un bel exemple ; l'armée l'a manqué, et peut-être aujourd'hui, graces à la liberté, paroîtra-t-il une feuille foudroyante contre les soldats nationaux qui ont poursuivi sa personne sacrée : *digne fruit de la liberté.*

Vous aviez des prisons, de beaucoup d'especes ; et les plus redoutables, sans doute, étoient celles connues sous la dénomination de prisons d'état : aujourd'hui, elles n'existent plus, tout est ouvert, jusques aux *petites maisons ;* mais admirez le génie national, qui a transformé une prison aristocrate, celle qui étoit aux ordres du tribunal imaginaire de *l'honneur*, que vous avez si sagement réformée en une prison nationale, destinée à renfermer les criminels de *lèze-nation : l'invention est heureuse.*

Vous voyez donc que tout est pour le mieux, dans le meilleur des mondes possible. Vive *la liberté*, *l'année 89*, *la lanterne*, *l'assemblée nationale et la nation.*

La suite au déjeûner prochain.

n.° 6

LE DÉJEUNER
DU DIMANCHE,
OU
LA VÉRITÉ A BON MARCHÉ.

Fermez les yeux pour rêver au bonheur.

Bon peuple, vous êtes *heureux*, *libre et content*, je ne me lasse pas de vous le répéter, encore moins de vous le prouver; c'est mon engagement; et j'ai, comme la *nation*, mis mes engagemens sous la sauve-garde de mon *honneur* et de ma *loyauté;* je les remplirai.

Vous imaginiez devoir quelque reconnoissance à ceux qui avoient bien servi la patrie, et vous vous abusiez; car au fait, ils n'ont fait que leur devoir; aujourd'hui, on a ramené les choses à leur juste valeur; vingt batailles gagnées, des membres mutilés ne valent que mille écus de rente, quand on n'a pas 70 ans révolus, c'est *économique*; et comme l'a fort bien dit un de vos représentans les plus zèlés pour le *bon parti*, le

FRC 24408
22495
THE NEWBERRY LIBRARY

vôtre, celui de la nation ; les *belles actions ne tiennent plus lieu de bonnes ;* une marche de nuit, de Paris à Versailles, une escorte de grains, quelques patrouilles nocturnes, sont infiniment plus recommandables que dix campagnes d'Allemagne ou d'Amérique ; car dans ces dernieres, on ne servoit que le monarque, et dans les autres, vous servez *la nation : quelle différence !*

Il vous falloit, autrefois, une permission de l'évêque, quelquefois même du général d'un ordre, pour pénétrer dans les retraites des vierges consacrées au service de Dieu, cette permission ne se donnoit que fort rarement, et dans des circonstances majeures ; aujourd'hui, moyennant un habit national, et une permission de la commune, vous êtes introduits dans les couvens où la règle est la plus austère, et une recherche d'aristocrates, ou de faux monnoyeurs, vous donne la facilité de voir à découvert ces fraîches physionomies, voilées *d'annonciades* ou de *Visitandines : c'est intéressant.*

Vous aviez, jadis, une certaine répugnance mal fondée, à unir votre sang à celui d'un homme supplicié ; un pendu jettoit de la défaveur sur l'établissement de

sa fille, c'étoit un préjugé barbare ; aujourd'hui, vous vous empresserez, sans doute, de briguer cette alliance, car l'homme honnête doit être le consolateur de ses semblables, et ce sera un honneur réel que d'en donner l'exemple : *c'est philosophe.*

Autrefois, presque toutes vos cérémonies religieuses finissoient par une priere en faveur du roi, cela tenoit au joug auquel vous étiez assujettis ; mais aujourd'hui vous adresserez vos vœux au ciel pour la constitution, et le *domine salvum fac regem* sera remplacé par le *domine salvam fac constitutionem* ; si quelque dernier effort de l'aristocratie menaçoit cette base du bonheur public, vous ordonnerez les prieres de quarante heures, l'exposition du saint sacrement, la descente de la châsse de sainte Genevieve, et l'aristocratie sera confondue ; car ce que tout ce monde faisoit pour un seul homme, il le fera, à plus forte raison, pour *la nation.*

Jadis, lorsqu'on battoit la générale dans une ville, ce n'étoit qu'un avertissement pour la soldatesque, et les citoyens tranquilles se mettoient aux fenêtres pour la voir passer ; aujourd'hui, *la nation* prend les armes, dès que ce signal de ralliement frappe

l'oreille de nos bourgeois belliqueux, l'époux s'arrache des bras de son épouse en larmes, l'enfant, du sein de sa mere effrayée, et tout cela *marche à la gloire : c'est touchant !*

Autrefois on disoit la nation Françoise frivole, on ne lui accordoit de génie que pour les arts futiles ; il n'y avoit que des caffés, des salles de danse, des salles d'escrime ; la nation Angloise, au contraire, étoit considérée comme un peuple pensant et profond ; et c'étoit un genre de rivalité, dans lequel elle avoit tout l'avantage ; aujourd'hui, vous avez des clubs de toute espece, club des arts, club des échecs, club olympique, club militaire, club de valois, et tous clubs dissertans et pensans : tout récemment encore, il vient de s'en former deux qui honoreront à jamais leur inventeur, et *la nation*, celui de *la révolution*, et celui des *trente-six* ou de *la propagande*, pour le choix duquel on est si scrupuleux, que le duc D...., faute de vérification préliminaire, n'a pu y être admis ; cette institution, vraiment patriotique, est destinée à propager la révolution, jusqu'aux terres australes, et qui sait si la chaleur énergique des apôtres qui y porte-

ront le feu sacré de la liberté, ne fondra pas les glaces qui ont empêché, jusqu'ici, de trouver le passage de la mer du nord, si desiré ; nous devions encore à la révolution, ce nouvel avantage marqué sur les Anglois : *nos rivaux en creveront de dépit.*

Autrefois, on ne connoissoit en France que le pouvoir monarchique, et ce n'étoit qu'un nom dont on coloroit, pour les sots, le despotisme le plus dur et le plus intolérable ; aujourd'hui, trois pouvoirs principaux et distincts sont connus dans notre heureuse patrie, le pouvoir exécutif, qui vit dans l'espoir, le pouvoir législatif, qui arrange tout, le pouvoir judiciaire, qu'on organisera sans délai, le pouvoir *banquale*, ou de la *banque*, qui les gouverne tous, le pouvoir maternel, invoqué par le populaire duc d'Aiguillon, et le pouvoir valétudinaire, réclamé par M. du Port, dans sa lettre à la livrée : *que de pouvoirs ! l'art de diviser fut toujours l'art de gouverner.*

Nous avons déjà causé de votre supériorité sur l'Angleterre, elle me paroît parfaitement reconnue ; mais permettez-moi encore une comparaison entiérement à votre avantage ; étudiez la constitution de ce royaume,

élégamment, quoique un peu pesamment dansée dans l'un des actes des apôtres, par le vicomte de Mi..... vous y verrez un veto, et une chambre haute, qui seules décréditeroient la plus belle institution humaine; vous y trouverez, il est vrai, une loi d'*habeas corpus*, que ces *bons* Anglois regardent comme le rempart le plus inexpugnable de leur liberté; mais tout cela n'est rien, en comparaison de ce que votre énergie vient d'obtenir; vous aurez une seule chambre, un veto qui ne sera que suspensif des districts, des directoires, des départemens, un corps législatif et un corps administratif qui le balancera : *c'est parfaitement combiné.*

Vous voyagiez, autrefois, avec un passeport ministériel, dont on pouvoit à chaque pas vous disputer l'authenticité; aujourd'hui, que chaque municipalité est chargée de rafraîchir ces mêmes certificats, vous ne courez aucun risque; de quatre en quatre lieues, on reconnoîtra les signatures, et les brigands même les respecteront, par l'affinité qui existe entre les citoyens d'un même empire, tous *libres* et *égaux en droits* : il est clair qu'on voyagera plus sûrement.

Vous voyez donc que sous tous les points de vue, tout est pour le mieux dans le meilleur des mondes possibles. *Vive la liberté, l'année 89, la lanterne, l'assemblée nationale et la nation.*

La suite au déjeûner prochain, qui terminera la semaine.

En attendant les dînés.

n° 7.

LE DÉJEUNER
DU LUNDI,
OU
LA VÉRITÉ A BON MARCHÉ.

Cloture de la semaine.

> *Finis honorabilis, honorabile coronat opus.*
> Une fin honorable couronne un honorable ouvrage.
> Phrase nationale, qui sert de clôture aux discours de tous les montreurs de lanterne magique.

Bon *peuple*, voilà bientôt ma tâche remplie ; j'avois juré de vous dire, pendant toute une semaine, que vous étiez *heureux*, *libre et content*, et qui plus est, de vous le prouver ; mes déjeûners ont été consacrés à cette démonstration, et me voilà au dernier ; je vous ferai ensuite l'hommage de quelques uns de mes dîners, qui travaillés sur un autre plan, parleront cependant toujours de votre bonheur, car c'est une source intarrissable de raisonnemens et de félicitations,

A

Case FRC 22496
THE NEWBERRY LIBRARY

Autrefois, la couleur des lys étoit celle de la nation ; les drapeaux, la cocarde, le pavillon, tout étoit blanc, c'étoit d'un *monotone affreux ;* aujourd'hui, *la nation* a adopté trois couleurs emblêmatiques, et que faussement, on a cru être la livrée d'un prince patriote ; le rouge annonce l'ardeur du peuple François, pour l'heureuse révolution qui vient de s'opérer ; le bleu, sa constance à la maintenir ; et le blanc, l'innocence des moyens qu'il a employés pour y parvenir : *c'est ingénieusement patriotique.*

La providence semble elle-même concourir au succès de cette grande révolution : rappellez-vous l'hyver affreux de 88 à 89, c'étoit l'hyver du despotisme, mais celui-ci vraiment doux, est *l'hyver de la liberté* ; il n'a pas même fourni assez de glaces pour remplir les glacières des aristocrates, et s'il eût été le même que le précédent, où en serions-nous ? nos héros nationaux eussent peut-être abandonné leurs corps-de-garde, et le maintien de notre révolution constitutionnelle : si la riviere eût gelé, les provisions de la bonne ville eussent manqué. Dieu veille sur nous, sur l'empire et sa nouvelle constitution : *c'est divin.*

On citoit autrefois le patriotisme des républicains, et vous vous contentiez d'admirer, sans vous croire capables des mêmes traits de générosité et de civisme; aujourd'hui, vous avez surpassé tout ce que l'histoire vous offre de plus remarquable en ce genre; vit-on jamais un sénat *se déchausser* pour les besoins de l'état, un peuple entier se *déboucler* pour venir au secours de *la nation*, des femmes d'artistes, en tuniques blanches, ornées de guirlandes de fleurs, victimes généreuses de leur héroïque patriotisme, venir déposer leurs bijoux sur l'autel de la patrie; les dames de la halle, apporter au même lieu une cassette vuide, et leurs vœux, pour que le futur contingent qui doit la remplir, comble le déficit des finances, des soldats offrir leur paye, des enfans à la mammelle présenter leurs hochets, tous les ornemens des églises se fondre dans le creuset de la patrie : *qu'un tel peuple a de ressources.*

On a voulu comparer les momens nécessairement orageux, qui accompagnent le passage subit du régime oppressif, à l'état de liberté, avec le tems de la ligue; nous avons, il est vrai, des *patriotes* si cruelle-

ment outragés par la désignation injurieuse *d'enragés* qui leur a été donnée par l'aristocratie expirante, et ils représentent, si vous le voulez, les ligueurs : nous avons les *royalistes*, vulgairement appellés les *aristocrates*, qui peuvent assez bien figurer avec ceux d'alors : nous avons, de plus, des *impartiaux prétendus*, qui représentent les politiques de ce tems, qui comme eux, ne servent aucun parti, et ne sont bons à rien, qu'à réunir sous une même bannière tous les gens adroits, timides ou purement passifs, qui attendent l'événement, et qui jouent le rôle de Latinus dans l'Enéide, qui voyant battre Enée et Turnus, les laisse faire... certain d'avoir un gendre. Mais quelle différence entre ces deux époques ! Dans la premiere, divers intérêts presque balancés, quelques puissances prépondérantes se heurtoient, et l'on pouvoit prévoir l'issue de ce choc dangereux ; mais aujourd'hui vous êtes libres, la révolution est faite, il ne vous reste plus rien à créer, il ne s'agit plus que de maintenir : vous êtes maîtres, et tout doit subir votre loi ; car vous êtes *la nation*.

Mais j'oublie, *bon peuple*, que c'est à vous que je parle, et que toutes ces histoires

passées ne sont plus d'aucune valeur pour vous; premiérement, parce que l'époque présente ne peut véritablement être comparée avec aucune ; secondement, parce que vous ne connoissez plus que des volumes de huit pages, le recueil des décrets de votre illustr sénat excepté toutefois : *revenons à vos avantages usuels et à votre bonheur de tous les jours.*.

Vous ne voyagerez plus, sans doute, car on ne court ordinairement qu'après le bonheur et la liberté, et vous trouvez tout cela chez vous. Mais enfin, si l'inconstance naturelle (dit-on) aux François ; si l'habitude, malheureusement trop commune, de qnitter la réalité, après la chimere vous fait jamais desirer de courir le monde, vous aurez mille facilités que vous n'aviez pas : je vous ai déjà parlé des passe-ports ; mais ce n'est assurément pas la seule, vous attendiez aux postes, il falloit tuer des avant-couriers pour gagner de vîtesse les autres voyageurs. Aujourd'hui les chemins sont beaucoup plus libres et les chevaux plus reposés ; les auberges étoient pleines ; on étoit difficilement servi. Aujourd'hui on y a ses coudées franches et des lits à choisir ; on

étoit sans cesse à disputer le pavé aux rouliers ; aujourd'hui qu'il est connu qu'ils ne se dérangent point, on voyage sur les côtés plus *mollement* dans la boue : *que de commodités !*

Dans les villes vous redoutiez sans cesse le voisinage des gens qui étoient obligés de conserver chez eux une certaine quantité de poudre ; une mal-adresse, une inadvertance pouvoient vous faire bien du mal ; aujourd'hui ces petits magasins sont divisés, chaque citoyen en a sa quotepart. Plus de réunions dangereuses ; les épiciers même n'en gardent plus ; ils n'en vendroient pas ; et d'ailleurs, grace aux précautions *de la nation*, ce commerce n'est pas plus libre que celui de l'arsenic : *précaution bien entendue.*

Le bruit continu et insupportable des cloches vous incommodoit sans cesse ; et depuis le premier de vos poëtes satyriques, qui avoit réclamé contre cet abus d'étourdir les vivans pour honorer les morts, jusques aux réflexions profondes des philosophes de nos jours, tous moyens avoient été inutilement employés pour nous corriger de cette manie bruyante ; mais, d'après la motion de M. B... député dont l'oreille délicate, d'ac-

cord avec sa bouche éloquente et son patriotisme, a proposé longuement à l'auguste assemblée de convertir en une monnoie courante, et plus utile que jamais par le défaut du numéraire, ces inutiles cloches ; nous avons lieu d'espérer d'en être bientôt délivrés, et de n'entendre leur son que lorsqu'on vous donnera des appoints en cette monnoie patriotique : *cela sera beaucoup moins bruyant.*

N. B. Un sénateur a demandé une exception en faveur de cette sonnette si connue qui préside l'assemblée nationale, et elle a été décrétée : *excellente précaution* (1).

Vous voyez donc toujours que tout est pour le mieux dans le meilleur des mondes possible. *Vive la liberté, l'année 89, la lanterne, l'assemblée nationale et la nation.*

Fin des déjeûners, en attendant les dîners.

---

(1) Un mauvais plaisant voyant un président embarrassé de l'assemblée, de ses gestes, de lui-même et de la sonnette, s'écria : *eh, que ne se la met-il au col ?*